

3 EXTRAITS DU LIVRE

UN AVENIR À CONSTRUIRE ENSEMBLE

Comme un orchestre planétaire (extrait du chap.1 - 2 pages)

Le hiatus (extrait du chap.2 - 6 pages)

Vers une belle entente (le chap.5 entier - 18 pages)

Comme un orchestre planétaire

Pourtant ce grand nombre de personnes dont l'attitude généreuse et désintéressée assure la cohésion des sociétés humaines, personnes dispersées, sans lien global, dans toutes les populations de la planète, ne fait pas encore le grand organisme que pourrait constituer l'humanité.

51

Nous sommes une même espèce : ne sommes-nous pas tous compatibles biologiquement ? n'avons-nous pas tous la même structure psychologique (au-delà des cultures spécifiques à chaque groupe humain) ? le même questionnement métaphysique (au-delà des âges et des civilisations), la même quête de sens, voire de transcendance. Nous sommes une même espèce sous des formes différentes de civilisation, de peau, de culture, de langue, de coutume, avec une belle diversité et une belle complémentarité : alors pourrions-nous coordonner les couleurs de cette palette en un tableau harmonieux ? Pourtant, de nos jours, guerres, génocides, exclusions, colonisation et esclavage existent toujours...

Où est-il ce grand organisme humain planétaire ? Grand organisme qui pourrait être à l'image de notre corps. Quand il est sain, celui-ci coordonne tous ses organes et tissus (cœur, poumons, yeux, diaphragme, cheveux, intestin, oreilles, muscles, neurones, etc.) et assure, malgré toutes leurs différences et leurs spécificités, le bon fonctionnement de l'ensemble en toute harmonie. Quand ça va mal, il s'agit d'un dérèglement d'un ou plusieurs organes qui peuvent même alors « se faire la guerre » ou se laisser atteindre par des terroristes dits microbes, virus... : on appelle ça une maladie. Et notre humanité actuelle est malade, gravement malade !

Voilà déjà un objectif pour le nouveau paradigme : guérir. Guérir en retrouvant – entre individus, voisins, communautés, nations – des rapports paisibles et harmonieux, où l'indifférence, la peur, voire la haine de l'autre et le pouvoir personnel auront perdu le premier rôle. Alors l'humanité pourrait, associant tous ses peuples, prendre le chemin de la santé de ce grand organisme planétaire. À l'image des musiciens en parfait accord pour créer une harmonie musicale.

On n'a jamais vu d'orchestre où les musiciens, au moment de jouer, se font la guerre ; regardez leur parfaite entente,

regardez-les communiquer, au-delà du langage seul, par celui de la musique et du regard : quelle merveille et quel bel exemple de la complicité que nous pourrions atteindre en tant qu'êtres humains.

Alors, à quand la grande symphonie planétaire ?

Évidemment, ça fait beaucoup plus de monde sur la scène, c'est beaucoup plus difficile et beaucoup plus long pour se coordonner, pour oublier chacun l'objectif individuel – ou plutôt pour le relativiser – devant l'objectif collectif, qui consiste à réaliser ensemble d'abord des petits morceaux de musique (car pour la grande symphonie on n'est pas encore prêts) qui vont nous permettre de découvrir déjà qu'on est capable de faire ensemble autre chose que de chercher à gagner du fric ou à se faire la guerre.

On a vraiment du mal à progresser sur ce plan-là. À la fin de la Seconde Guerre mondiale on disait :

– *Plus jamais ça !*

Mais pour dire cela il faut – hélas ! – avoir vécu ce traumatisme. Maintenant on a oublié ces souffrances, et les jeunes ne les ont pas connues, tandis que d'autres populations (Proche et Moyen-Orient, certains territoires africains) les subissent actuellement.

Pourrions-nous apprendre enfin à nous passer du traumatisme pour évoluer et vivre sans crainte, sous toutes les latitudes, et découvrir qu'un grand orchestre planétaire est possible ?



53

Au cœur du hiatus

Qu'est-ce qu'un hiatus? De ses différentes définitions je retiens contradiction, manque de continuité, de cohérence, mais aussi décalage.

Quels que soient notre statut social, notre rang, notre âge, notre culture, notre origine, nos croyances ou nos doutes, nos idées, nos désirs, notre activité, nos projets, etc., nous entretenons généralement en nous des aspirations, des dispositions généreuses, des mouvements du cœur, nous trouvons justifié d'aider quelqu'un dans le malheur, nous apprécions la bonté, l'entraide, les contacts chaleureux... toutes dispositions qui nous tirent vers un idéal.

Une éthique nous porte alors qui nous indique les actes corrects ou non et nous regrettons qu'il y ait tant d'indifférence, de conflits, d'égoïsme, de pouvoir personnel, de violence, de haine... Autrement dit nous aspirons à une société et à un monde meilleurs. Alors...? Pourquoi ne l'avons-nous pas,

ce monde meilleur qui semble faire l'unanimité ou presque? Eh bien, c'est à cause du hiatus, me semble-t-il.

Il y a un décalage formidable, une coupure magistrale ou un manque profond de continuité entre l'idéal que nous percevons nettement – ce qu'il conviendrait d'atteindre pour qu'une situation soit saine et honnête – et l'immense difficulté de convertir en acte cette aspiration.

C'est comme ça parce que nous avons à perdre sur certains plans si nous voulons agir en étant honnêtes et sains ; c'est un mécanisme qui se répète chaque jour pour tous, quelle que soit notre position sociale, mais à des niveaux tout à fait différents, bien sûr, suivant que nous sommes nantis et engagés dans le monde des affaires ou simplement modestes citoyens.

Quelques exemples :

– Stéphane est sensible à la préservation de l'environnement et du terroir, mais son patron lui confie la fabrication de produits polluants et destructeurs du milieu ; ça le révolte. Va-t-il refuser de fabriquer et ainsi mettre sa place en jeu?

– La fille adolescente de Myriam est passionnée par la danse ; elle veut en faire son métier. Myriam le sait parfaitement et serait comblée de satisfaction si fille, mais, c'est plus fort qu'elle, en réalité elle ne peut l'envisager, car elle veut pour sa fille un métier sûr et rémunérateur. Pourra-t-elle dépasser sa peur?

– Avant cette altercation avec un homme de couleur, José ne faisait pas de différence : « Nous sommes tous semblables », disait-il. Et voilà qu'il s'est emporté, ça a mal tourné et pour finir, la police emmène l'autre. Va-t-il laisser faire ce qu'il perçoit comme une injustice?

– Bertrand est un notable, élu dans sa région sur des positions politiques respectueuses du social et du territoire, lequel recèle un riche gisement minier. Il est contacté par une puissante société qui propose l'extraction du minerai au prix

d'une destruction du milieu naturel et de sa richesse faunistique, ainsi qu'au détriment des populations résidentes qui seraient obligées de partir. Bien sûr, la contrepartie consiste en dividendes non négligeables pour la région, ce que Bertrand pourra toujours faire valoir comme avantage collectif (sachant qu'à titre personnel il bénéficiera aussi de la générosité de la société). Bertrand est décideur. Va-t-il respecter son engagement vis-à-vis de ses électeurs, au risque de compromettre sa carrière politique?

– Marie est une femme honnête, toujours attentive aux affaires des autres et qui ne garde jamais rien qui ne lui appartienne pas. Et voici que la caissière s'est trompée sur ce produit un peu cher, il est vrai, (et Marie est plutôt à court d'argent en ce moment!) dont elle tape un prix nettement plus avantageux. Marie s'en aperçoit, ne dit rien, hésite... très troublée. Va-t-elle réagir?

Et ainsi de suite à tous les niveaux, tous les jours. Autrement dit quand mon intérêt, ma situation ou mon sentiment personnels (statut, revenus, position, avantages, affectivité, confort...) rentrent en conflit avec mon éthique : *qu'est-ce que je fais?*

Et ce qu'on vient de voir sur le plan individuel se passe également, amplifié dans ses effets, sur le plan collectif : celui des gouvernements, des assemblées, des entreprises, des sociétés, des collectivités et celui de la société dans son ensemble :

– Qu'est-ce que la realpolitik, sinon la justification du choix de l'efficacité et de l'intérêt immédiats au détriment des principes et des valeurs auxquels est censé adhérer un gouvernement démocratique?

– Après que des engagements³² ont été pris à l'occasion d'une élection, d'un débat, d'un forum..., les décisions ne suivent pas dans la mesure où le prix à payer est jugé trop élevé,

³² Dont on suppose qu'ils étaient sincères.

ou le budget ne le permet pas, ou on refuse une contrainte locale qui empêcherait le projet initial d'aboutir ; alors les projets sociaux ou environnementaux, pourtant reconnus comme indispensables, ne se concrétisent pas, concurrencés par des projets à court terme, politiquement plus séduisants et jugés plus rentables. Ainsi la COP21 (et peut-être aussi la COP24, ce sera à voir ensuite³³), nous offre-t-elle, hélas, un très bel exemple de **hiatus collectif majeur** par la contradiction entre les belles dispositions et déclarations en conférence et la réalité de l'application pratique, contradiction d'autant plus grave que l'enjeu est énorme.

– La communication entre une entreprise et le public fait valoir la nature et les qualités de produits ou de fabrication présentés comme excellents. C'est merveilleux! Pourtant la réalité se révèle souvent différente, et le produit, plus toxique qu'annoncé au départ.

– Nous avons acquis – je veux dire, tout un chacun et donc la société civile dans son ensemble – un comportement collectif vis-à-vis de l'argent, une sorte de réflexe obsessionnel pour dépenser le moins possible (que l'on peut comprendre dans le cas des précaires, des petits salaires, mais qui semble pathologique dans le cas des autres et ne sont pas aux abois). Donc on choisit des produits et des équipements malsains ou même toxiques, du moment que c'est efficace et moins cher, reportant à plus tard le bon geste(?).

Dans ce dernier exemple il s'agit bien d'un comportement collectif – on fait comme les autres – mais c'est bien chacun de nous qui agit ; ça renvoie donc à une réflexion et un comportement individuels.

Et dans les exemples concernant entreprises et élus, c'est aussi au nom d'une collectivité que la décision est prise, bien

³³ Voir l'intervention très mature de Greta Thunberg (jeune suédoise) à la COP24.

que ce soit une personne particulière qui décide. Il y a toujours de l'individuel dans le collectif. On ne peut pas échapper à la responsabilité en tant que personne.

Qui n'a jamais été amené à faire face à ce genre de situations, celles où l'on est pris en défaut par rapport à nos propres convictions intimes ou déclarations, à notre éthique personnelle, à nos discours? Nous sommes confrontés en notre for intérieur, à l'abri des regards extérieurs³⁴, à une contradiction, voire à un malaise qui prend l'allure de conflit en nous :

– *Je ressens bien que mon mode de vie est contraire à mon éthique, mais je ne suis pas disposé à le remettre en cause.*

C'est cela le hiatus.

Autrement dit et pour résumer :

– *Parce que j'ai quelque chose à perdre (ou que j'ai peur de le perdre), je ne fais pas ce que je dis.*

C'est gênant, non?

Malaise?

Ces situations que nous connaissons tous par expérience personnelle (nous les décelons chez les autres bien sûr, mais ce n'est pas le propos, car nous nous occupons ici de ce qui se passe en nous) sont génératrices d'un malaise, voire d'un conflit intérieur, seulement si nous sommes suffisamment conscients de la situation. Car nous pouvons être indifférents aux déviations, mensonges, malversations, fraudes, violences et autres combines que nous pratiquons personnellement

³⁴ Tant que nous avons besoin du « regard gendarme » des autres, nous n'avons pas atteint le niveau personnel suffisant de maturité et de responsabilité, qui nous permette de surmonter ce malaise et devenir cohérent avec nous-mêmes.

(ainsi qu'à celles qui fleurissent dans la société) tant que nous n'y prêtons pas cas.

De fait, il y a souvent une sorte de laisser-aller, d'indifférence aux agissements déviants, d'acceptation des entorses à l'éthique qui font qu'on peut s'affranchir assez facilement des règles de comportement, qu'on connaît bien par ailleurs, mais qu'on ignore une fois en situation. Et pour se dédouaner, l'on se dit ainsi en son for intérieur :

– *Bof! les autres font bien comme ça aussi!*

Mais il se peut que nous ne soyons pas très satisfaits de cette conclusion : nous percevons, confusément peut-être ou, mieux encore, plus ou moins consciemment, que quelque chose ne va pas. C'est un bon début, la voie ouverte vers le malaise ; contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est bon signe, l'indication que quelque chose se passe qui peut nous faire évoluer.

Car le malaise n'est pas confortable. L'image de moi qui me revient n'est pas très belle, ne me plaît pas.

– *C'est moi qui ai agi comme ça? Mais en même temps je ne vois pas comment faire autrement, ou bien s'il y a une autre solution, je n'ai pas le courage de la choisir, ou bien je ne peux pas bouleverser la vie de ma famille ou la mienne.*

Et le poids de la société, son fonctionnement, l'organisation du travail, les problèmes de déplacement... sont tels que nous pensons ne pouvoir rien changer. Tous, nous sommes comme pris au piège par ces conditions de vie matérielles.

Voilà : nous sommes en plein hiatus, obligés de vivre des situations que nous réprouvons, contraires à notre éthique, à notre bien-être moral. Alors, à partir du moment où l'on vit ce malaise, on se demande :

– *Comment sortir du hiatus, le dépasser, comment surmonter cette contradiction? Comment lever le poids qu'il nous impose?*

Comment donc retrouver le bien-être intérieur? Et mieux encore, comment projeter dans la réalité nos aspirations profondes à l'harmonie, comment concrétiser ces projets d'humanité où nous pourrions être nous-mêmes et entretenir des rapports sains et riches avec les autres?

Décortiquer le hiatus. Les démons

– *Comment sortir du hiatus?*

Avant de répondre directement à cette question, ne pourrait-on faire un peu mieux connaissance avec le hiatus et tenter de décortiquer sa « mécanique »?

Que se passe-t-il donc, qu'est-ce qui, en nous, nourrit ce hiatus, que rencontrons-nous sur notre chemin que nous n'attendions pas, que nous ne souhaitons pas et qui a une importance telle que ça ne se passe pas comme nous l'aimerions?

Quels gestes, les obstacles qui nous empêchent d'accomplir les bons gestes, ces obstacles qui contraignent notre accomplissement naturelle? J'ai même envie de dire de cette manière-ci : quels sont les *démons* en nous qui s'interposent et nous transforment en quelqu'un d'autre que nous ne sommes pas au fond?

Qu'est-ce que j'entends par « démon »? Prenons-le, en dehors de toute connotation religieuse, comme un symbole, une image et une force en nous qui nous incite à rejeter les contraintes en faisant miroiter le confort matériel que nous aurions en restant dans les rangs.

Un *démon* existe et se manifeste par contraste. Par essence, il prend le contre-pied de notre disposition généreuse mais inconfortable, pour faire miroiter à nos yeux le bien-être matériel que nous pouvons espérer en faisant des choix personnels avantageux dans les situations qui se présentent. C'est quand il y a le contraste entre l'inconfort d'un choix éthique et le confort d'un choix égoïste qu'il y a apparition du *démon*

en nous, lequel pousse au choix qui nous fait du bien (et il est très fort pour ça). Cela satisfait notre penchant physique vers le confort (nous mettant ainsi à l'abri des intempéries, du manque, de l'effort) et même vers la possession ou la disposition abondante, pour celles et ceux qui sont en situation d'en profiter. Et dans ce cas, cela satisfait la jouissance égotique de reconnaître, de pouvoir, d'importance que donne le fait de posséder et notamment de posséder plus que les autres.

Ces démons sont de différentes sortes : ceux de nature matérielle, comme l'argent et son pouvoir d'acquisition, comme l'ignorance des limites de la science, comme la maltraitance de l'environnement ; et puis ceux de nature psychologique, comme nos peurs, la force de l'habitude, l'inertie ou ce qui résulte de notre culture, de la représentation que nous avons du monde.

En passant en revue ces démons, il se peut que nous débusquions des pensées, des comportements que nous n'aurions jamais soupçonnés d'être malsains ou pernicieux, tellement peuvent paraître évidents des points de vue erronés tant qu'on y reste immergé.

Démon est une image, un terme fort du langage. Mais il lui correspond un certain type d'énergie en nous, d'énergie qui devient active dans certaines circonstances et peut alors devenir prépondérante, nous emporter au-delà de notre nature profonde et de ce que nous désirons sainement : c'est en cela qu'elle est « démoniaque ». Par exemple, je peux avoir peur de cet étranger au point que je devienne absurdement hostile ou réactif – alors qu'au fond de moi-même j'en éprouve une gêne et bien qu'en même temps il me soit absolument impossible de me comporter autrement.

En quelque sorte, le *démon* est une force négative en soi. Entendons-nous bien : ce n'est pas la morale qui voudrait que ce soit bien comme ceci et mal comme cela ; il n'y a pas lieu de



